

L'AMOUR FAUX

(Quatrième partie du COUPE-GORGE)

I

Nous avons quitté Georges Tréjan au moment précis où, la veille au soir, il arrivait au rendez vous à lui donné par Fanny Lambert sous prétexte de le consulter au sujet de la décoration d'un boudoir.

La femme de chambre, disions-nous, ouvrit la porte du dernier salon, celui où sa maîtresse, dans l'après-midi de ce même jour, avait reçu le baron de Croix-Dieu.

— Madame est là... fit-elle. Monsieur veut-il entrer?...

Le jeune homme ébloui, fasciné, chancelant, s'arrêta.

Toutes les bougies du petit lustre et des deux candelabres de la jolie pièce décrite par nous précédemment étaient allumées.

Fanny Lambert, un éventail à la main, debout devant la cheminée dans une toilette d'une fantaisie adorable, attendait, souriante.

Elle portait une robe de faille, d'un rose tendre, recouverte de tulle de Bruxelles bouillonné et semé, çà et là, de touffes d'églantines nouées par de larges rubans de velours noir.

Un volant de malines garnissait le bas de la traîne; une guirlande d'églantines formait la tête de ce volant.

Le corsage offrait une guipure semblable, mais en diminutif.

La coiffure, accompagnant les blondes torsades de Fanny, se composait de petites touffes d'églantines et de nœuds noirs, disposés de façon à simuler une guirlande se peignant de place en place dans les cheveux.

Georges Tréjan ne put du premier coup d'œil se rendre compte des détails, mais la grâce exquise, l'incomparable originalité de l'ensemble, et surtout la prestigieuse beauté de la jeune femme lui causèrent cet éblouissement qu'en historien fidèle nous avons cru devoir constater.

Fanny, fière d'un succès dont l'émotion du visiteur était l'irréfusable preuve, abaissa ses paupières sur ses yeux d'un vert profond et changeant, une lueur triomphante glissa sous ses longs cils, elle fit quelques pas au-devant de Georges et lui tendit la main en disant :

— Comme vous êtes gentil d'être venu !... Merci, cher artiste !...

— Vous étiez sûre que je viendrais... répliqua le peintre en tressaillant de tout son corps au contact de l'épiderme tiède et parfumé de la jeune femme.

— J'ignorais si vous seriez libre !... reprit Fanny.

— Vous m'attendiez, et je le savais... Y avait-il au monde un obstacle qui pût m'empêcher d'accourir ?... Cent fois non !... Vous n'en avez pas doute... Est-ce vrai ?...

— Eh bien, oui, c'est vrai... et je n'en suis que plus reconnaissante... Il fait froid dehors, n'est-ce pas ? Venez bien vite auprès du feu...

Georges suivit la jeune femme qui le tenait toujours par la main. Elle s'assit. Il resta debout, la dévorant des yeux, et les violentes pulsations de son cœur étaient presque visibles sous le plastron éclatant de sa chemise.

Fanny le regardait de haut en bas en souriant toujours.

Après quelques secondes de silence, il dit ou plutôt il balbutia :

— Lisant votre billet, il m'avait semblé comprendre... j'avais cru pouvoir espérer...

Il s'interrompit.

— Quoi donc ? demanda la jeune femme. Qu'aviez-vous espéré ? qu'aviez-vous cru ?...

— Que nous serions seuls... Je rêvais un tête-à-tête.

— Vous aviez raison... Ma porte est consignée, et tenez pour certain, mon ami, que personne ne violera la consigne...

— Mais alors, vous ne comptez donc pas me donner votre soirée entière ?

— Pourquoi supposez-vous cela ?

— Il me semblait que cette robe... cette coiffure...

— Est-ce qu'elles vous déplairaient, par hasard ? demanda coquettement Fanny.

— Me déplaire !... Ah ! Dieu ! non !... Je les trouve adorables ! Mais enfin c'est une toilette de bal, cela !...

— Sans doute... Qu'en voulez-vous conclure ?...

— Qu'on ne s'habille point ainsi, d'habitude, pour prendre au coin du feu une tasse de thé...

La jeune femme se mit franchement à rire.

— C'est absolument vrai ! répliqua-t-elle ensuite. En chère générale, vous avez cent fois raison. Mais suis-je une femme comme les autres ?... Quand vous me connaîtrez un peu mieux, vous n'aurez plus de ces étonnements naïfs, sachant que je fais volontiers toutes les choses qui ne se font pas... Ce n'est point fantaisie, caprice, originalité voulue ! C'est ma logique, et je la crois bonne... Dans le cas présent, ai-je raison ?... Je vous fais juge : Une jolie femme en jolie toilette est la fête des yeux, n'est-ce pas ?...

— Certes ! répondit Georges, c'est un chef-d'œuvre dans un beau cadre !...

— Eh bien ! reprit Fanny, la jolie femme étant donnée, pourquoi garderait-elle ce que fort ingénieusement vous appelez son cadre, pour des réunions d'apparat composées d'individus différents et d'envieuses ?... Pourquoi les invités de madame Deux-Etoiles ou de M. Trois-X jouiraient-ils du privilège exclusif de logner les épaules blanches et d'admirer les bras ronds de la jolie femme en question, tandis que les intimes n'auraient que les horizons maussades de la robe ultra-montante ?... Injustice criante et flagrant abus, selon moi !... Si, comme vous le faites aujourd'hui, un excellent ami me sacrifie pendant tout un soir ses plaisirs mondains ou ses joies intimes, je crois devoir me parer pour lui seul comme je me parerais pour le monde, et lui faire au coin du feu les honneurs de ce qu'il a la courtoisie d'appeler ma beauté... C'est ainsi que je viens d'agir... Sérieusement, vous en plaignez-vous ?...

Non, Georges ne s'en plaignait pas...

Il le dit, ou plutôt il essaya de le dire, car sa réponse fort alambiquée, bégayée d'une voix émue, n'était rien moins que catégorique et rendait très-imparfaitement sa pensée.

La beauté capiteuse de Fanny, ainsi mise en valeur et décuplée pour ainsi dire par la toilette dont nous avons tracé le croquis, grisait absolument le jeune homme et faisait chavirer sa cervelle déjà fort mal en équilibre à la suite de certain entretien avec M. de Croix-Dieu, entretien auquel ont assisté nos lecteurs.

Et cependant Georges, depuis un instant, luttait de toutes ses forces contre l'ivresse grandissante qui s'emparait de lui.

Mis en défiance par les demi-confidences du baron ; persuadé que Fanny voulait passer l'éponge du mariage sur des antécédents qu'il persistait à croire un peu plus que douteux ; follement désireux de réussir auprès d'elle à titre d'amant, mais très-refroidi par l'idée d'acheter des droits légitimes en métamorphosant cette fille en comtesse de Tréjan, l'artiste se tenait sur la réserve et n'avait garde de trouver dans un si dangereux tête-à-tête le plaisir sans nuages qu'il s'était promis.

Quand ce poison qui s'appelle la défiance se glisse au bord de la coupe où vont se poser les lèvres, il fait paraître amers les plus enivrants breuvages.

Georges soupçonnait un piège et se disait que Fanny Lambert, devinant son naissant amour et comptant sur sa loyauté de gentilhomme, projetait de le séduire irrésistiblement, de lui tourner tout à fait la tête, et, quand elle l'aurait rendu fou, d'arracher à son délire une promesse dont elle réclamerait l'exécution le lendemain.

En conséquence, l'artiste se promettait de veiller sur lui-même et, si malaisée que fût l'entreprise, de conserver la présence d'esprit nécessaire pour ne laisser échapper ni un mot imprudent, ni une parole compromettante.

Sans doute tel était le trouble de Georges que tout ce qui se passait en lui se reflétait sur son visage, ou bien Fanny Lambert jouissait d'une sorte de seconde vue et lisait à livre ouvert dans l'esprit du jeune homme.